

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (Du 17 avril 1908) and Temperature (6 P. M. 74, 23)

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Monteur Cotton. L'Aveugle. Une légende de Vendredi-Saint. Sobriquets militaires. Petits mémoires littéraires. Le Calvaire d'Agnes, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffon. L'Actualité, etc., etc.

NOS INCENDIES.

S'il y a au monde une ville où il soit de la dernière urgence de prendre les plus minutieuses précautions pour prévenir les incendies et, surtout, pour en arrêter les progrès une fois qu'ils ont éclaté, c'est bien la Nouvelle-Orléans.

La pierre y est à peu près inconnue; la brique y est peu en honneur; elle n'entre pas pour moitié dans les matériaux des constructions et l'on peut hardiment affirmer que notre ville est, dans certains quartiers, bâtie en bois.

Dans de pareilles conditions, les moyens d'échapper aux flammes doivent abonder dans les maisons, sans quoi, il serait à peu près impossible de fournir aux habitants la sécurité dont ils ont un absolu besoin.

C'est donc, avec plaisir — disons le mot — avec un soulagement de cœur, que nous voyons nos autorités municipales et, spécialement, notre département de l'Incendie, prendre des mesures nouvelles et salutaires pour arriver à diminuer le nombre des catastrophes dont nous sommes à tout moment les témoins, quand nous n'en devenons pas les victimes.

En ce moment, notre ville est pleine d'étrangers opulents qui sont venus parmi nous pour jouir des bienfaits de notre climat et des douceurs de notre hospitalité.

A quel triste spectacle n'ont-ils pas assisté? N'ont-ils pas vu tout un riche faubourg devenir tout à coup la proie des flammes? Qui sait si quelqu'un d'entre eux, attiré dans ces parages par la curiosité, ne s'est pas trouvé mêlé à ce désastre? Quel gracieux souvenir dans ce cas emporterait-il de la Nouvelle-Orléans?

Il est grand temps que nous mettions un terme à ces incendies qui viennent gêner tous les plaisirs de l'étranger et détruire tous les effets de notre hospitalité.

Il ne nous faut jamais oublier que nous traversons en ce moment une série d'épreuves, que tous les étrangers qui sont parmi nous ont les regards curieusement fixés sur nous, et qu'il ne leur échappe rien de ce qui se produit ici. Il est possible qu'ils se communiquent par toutes les impressions qu'ils peuvent éprouver, mais une fois rentrés chez eux ils se souviennent et raconteront sans pitié ce qu'ils auront vu.

Heureusement, nous avons des gouvernants intelligents et vigilants; des fonctionnaires actifs et zélés; et les uns ni les autres n'ont perdu une minute pour faire cesser les négligences, réparer les défauts, et il est possible que les mêmes étrangers qui ont été témoins de ces abus et de leurs tristes conséquences assistent avant leur départ au commencement d'exécution des mesures de réforme en question.

L'IMBROGLIO DE PANAMA.

Depuis quelques jours, on a revu, ici, d'assez mauvaises nouvelles de la construction trouve, parait-il, de nouveaux obstacles tout à fait imprévus et provoqués par l'ardeur inconsidérée que M. Roosevelt apporte dans presque tout ce qu'il entreprend. Ce qu'il veut, il le veut obstinément et il ne recule devant rien pour atteindre le but qu'il poursuit, dût-il en coûter cher aux Etats-Unis.

Pour obtenir plus rapidement la ratification du traité de Panama, il a favorisé en Colombie le parti qui est maintenant au pouvoir.

Par malheur, ce parti qui est fort peu considéré dans toute l'Amérique Centrale, du Mexique au Venezuela, est ennemi de tout progrès, de toute réforme. Il n'y a rien de bon à attendre de lui pour les Américains, mais il ne se soucie que difficilement au pouvoir. Il a à lutter contre le parti libéral qui est intelligent, actif, progressiste et ami des Américains.

Au lieu de chercher à s'entendre avec les libéraux M. Roosevelt a fait une alliance avec leurs adversaires qui pourraient être battus au Congrès. Il en résulterait une défaite pour le Canal de Panama. Quand même ils parviendraient, à l'aide de procédés honteux, inavouables, à assurer une majorité, il n'y aurait aucun avantage pour les Américains, à qui ils sont hostiles.

D'un côté comme de l'autre l'administration de Washington n'a rien à gagner à la mise en application de la politique adoptée par M. Roosevelt, à laquelle on peut reprocher de tourner le dos à la civilisation.

L'ITINERAIRE

Présidente de la République Française

Nous avons publié dans un récent numéro l'itinéraire de M. Loubet en Tunisie, et nous avons parlé, dans nos dépêches, de l'arrivée triomphale du Président à Alger. Voici le programme complet de la visite du chef de l'Etat en Algérie.

Samedi 18 avril. — Départ d'Oran à huit heures cinq du matin.

Arrêt à huit heures quarante-cinq à Sainte-Barbe-du-Tiébat. Réception des colons à la gare.

Départ à huit heures cinquante-huit, sur le réseau de l'Ouest-Algérien.

Arrêt à Sidi-bel-Abbes. Réception des autorités à la gare. Visite de la ville. Déjeuner à la gare. Après le déjeuner, départ

pour Tlemcen où aura lieu la réception des fonctionnaires et des colons de la région. Le soir, banquet offert par la municipalité dans la salle des Fêtes de la mairie.

Dimanche 19 avril. — Visite des centres de culture des environs de Tlemcen. Lundi 20 avril. — Départ vers huit heures du matin pour Perregaux. Arrivée à Perregaux à onze heures vingt-cinq du matin.

Réception à la gare des colons de la plaine de la Macta. Déjeuner à la gare. Après le déjeuner, départ pour Saïda. Arrêt à Tizi où le Président recevra la colonie de Mascara. Arrivée à Saïda dans la soirée. Réceptions officielles à la gare. Dîner offert par la municipalité.

Mardi 21 avril. — Départ de Saïda vers cinq heures et demie du matin pour le Kreider où le Président visitera les tribus indigènes nomades du Sud algérien, rassemblées en ce point.

Dans la soirée, départ pour Alger. Dîner à la gare de Saïda. Couché dans le train.

Mercredi 22 avril. — Arrêt à Affreville, à sept heures trente du matin. Réception des autorisés de Miliana et des colons de Zaccar.

Départ pour Blidah, où le Président arrivera à dix heures. Réceptions officielles. Visite de quelques exploitations agricoles. Déjeuner offert par la municipalité.

Après le déjeuner, visite du dépôt de remonte. Départ de Blidah à quatre heures par le P. L. M.

Arrêt à Boufarick. Réceptions à la gare des colons de la Mitidja.

Retour à Alger à cinq heures quarante. Couché sur la «Jeanne-d'Arc», en rade d'Alger.

Jendredi 23 avril. — Visite de la grande Kabylie. Départ d'Alger par l'Est-Algérien à huit heures cinq.

Arrivée à Tizi-Ouzou à onze heures dix-huit. Réception des autorités et des colons du Sebson. Réunion des représentants des populations kabyles.

Après le déjeuner, départ pour Alger à trois heures. Arrivée à cinq heures cinquante-sept.

Retour à bord de la «Jeanne-d'Arc» et départ immédiat pour Philippeville.

Vendredi 24 avril. — Débarquement à Philippeville. Visite du port et de la ville.

Départ de Philippeville à dix heures du matin. Déjeuner en wagon-restaurant.

Arrivée à Constantine à une heure vingt-quatre. Réceptions officielles à la préfecture. Visite des travaux de la ville, de la Pépinière, de l'Hôpital civil. Banquet offert par les corps élus du département de Constantine.

Samedi 25 avril. — Visite des centres de colonisation des hauts plateaux du département de Constantine. Arrêt à Saint-Arnaud. Déjeuner à Sétif. Couché à Constantine.

Dimanche 26 avril. — Départ pour Guelma à sept heures vingt-cinq du matin. Arrêt de onze heures quinze à midi au concours agricole qui a lieu dans cette ville.

Déjeuner en wagon-restaurant. Visite de la région de colonisation de la Seybouse.

Arrivée à Bône à trois heures vingt-huit de l'après-midi. Réceptions des colons et des autorités à Bône. Visite du port et de la ville.

Banquet offert par la municipalité.

Les autorités algériennes prennent congé du Président de la République.

Embarquement à bord de la «Jeanne-d'Arc». —

Départ pour Tunis.



MONSEIGNEUR P. L. CHAPPELLE

RETOUR DE L'ARCHEVEQUE CHAPPELLE.

Monseigneur Chapelle est revenu hier matin à la Nouvelle-Orléans, après une absence de plusieurs mois.

L'éminent prélat, nous sommes heureux de le dire, est en excellente santé, bien qu'il se soit livré à un éprouvant travail pendant toute la durée de sa tournée pastorale.

Parti d'ici dans la première quinzaine de septembre dernier, il s'est d'abord rendu à l'île de Cuba, et à peine y était-il qu'il d'importantes affaires le sollicitaient à Rome. L'archevêque passa quelque temps dans la ville éternelle, puis se rendit à Porto Rico par voie de New York. De Porto Rico, il alla à la Havane, y demeura sept ou huit semaines, et enfin nous revenait hier, à cinq heures du matin, à bord du vapeur Chalmette.

Un représentant de L'ABELLE s'est rendu hier soir à la demeure archiepiscopale; il y a été reçu par l'archevêque qui lui a accordé une audience des plus cordiales. Obéissant à un sentiment de convenance, notre représentant s'est abstenu d'interviewer l'archevêque, ayant appris d'autre part qu'il se proposait de s'entretenir avec son peuple demain à la grand-messe, à la Cathédrale St-Louis.

Monseigneur Chapelle donnera à cette messe de onze heures, la bénédiction papale; mais avant il prononcera un discours et y dira des choses de plus haut intérêt concernant sa mission à Rome, à la Havane, à Porto Rico, surtout enfin où ses lumières et sa précieuse expérience ont pu être utiles.

Depuis que Monseigneur Chapelle est à la tête de notre diocèse, il ne lui a pas été possible de faire de longs stages à la Nouvelle-Orléans.

Des questions de la plus haute importance ont été soulevées par les circonstances, et c'est toujours vers lui que se sont tournés les regards du Chef de l'Eglise; sa très grande sagesse, ses hautes vertus et sa science des affaires de l'Eglise et de l'Etat le désignent à la délicate tâche de les

régler. On sait l'heureuse solution de toutes les missions qu'il a acceptées; et ce n'est pas sans un sentiment de légitime fierté que nous le savons persona grata auprès du Saint-Siège.

Le retour de l'archevêque a été salué avec bonheur par tout son clergé et tous ses diocésains.

Pendant son absence, la direction du diocèse était confiée à l'évêque Rouxel, dont les éminentes qualités ont été hautement appréciées.

Le Trésor de Charles-Quint

Ces jours derniers, à Metz, il a été fait une découverte de plus haut intérêt historique.

On connaît le glorieux siège que la noble cité lorraine, en 1552, soutint contre l'immense armée de Charles-Quint. Lorsque le puissant Empereur, vaincu pour la première fois, se vit contraint d'abandonner la partie, sa retraite fut si précipitée qu'il n'eut pas le temps d'emporter tout son matériel, et les chroniques de l'époque racontent même qu'il dut laisser sur place son trésor de guerre; celui-ci enferrmé dans une grande caisse, fut enfoncé dans un endroit resté jusqu'ici inconnu.

En procédant aux travaux de démolition de la vieille citadelle de Metz, du côté de la gare, les ouvriers ont mis à jour une énorme caisse bardée de fer, fermée par un jeu de serrures des plus compliquées et portant sur une de ses faces, avec les armes bien connues du Sacré-Empire romain germanique, la griffe du grand Empereur. C'était le fameux trésor de Charles-Quint.

La caisse pesait près de mille kilogrammes; à côté d'une innumérable quantité de monnaie d'or, elle renfermait une admirable collection de monnaies dont le monarque était grand amateur; le tout, en dehors de la haute valeur historique, évalué à près de trois millions de francs.

Par une fortune singulière, c'est le successeur de Charles-Quint qui va entrer en possession de ce trésor abandonné par son prédécesseur en un jour de glorieuse victoire française.

Les obsèques de Mme Porter.

— Les obsèques de Mme Horace Porter, femme de l'ambassadeur des Etats-Unis, ont eu lieu, en l'église américaine de la rue de Berri. Le corps a été déposé provisoirement dans les caveaux de l'église pour être transporté plus tard en Amérique, où il sera inhumé dans le caveau de la famille Porter.

Les deux registres déposés à l'hôtel de l'ambassade, 33, rue de Villejust, et au siège de la chancellerie, 18, avenue Kléber, se sont couverts de signatures à la nouvelle de la mort de la femme de notre ambassadeur.

Mme Horace Porter, née Sophie Mac Harg, était originaire d'Albany (Etat de New-York). Elle avait épousé le général en 1864, et laissé une fille, Mlle Elsie Porter, et un fils M. Clarence Porter, qui est marié et habite New-York.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

«The Prisoner of Zenda» est la pièce la plus populaire de la saison; il fera salle comble jusqu'à la dernière représentation.

GRAND OPERA HOUSE.

Les succès de la Bijou Musical Comedy Co. dans «By the Sea Waves» se font que grand à mesure que la semaine s'avance.

Demain, dimanche, changement de spectacle. Réapparition de miss Mary Marble, Little Chip, Otis Harlan et John Dunn, une des plus grandes célébrités de la scène américaine.

THEATRE TULANE.

J. Jefferson.

Quelle admirable drame ou comédie que «Rip Van Winkle», la pièce la plus essentiellement américaine que l'on puisse concevoir; comme c'est bien là l'histoire merveilleuse de l'Union.

On se prend à croire que l'on rêve en lisant les contes des Mille et une Nuits. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que l'auteur, ici, s'est montré plus grand que l'auteur et qu'il a fait de Rip un type inimitable.

Jamais la nature et l'art ne se sont fusionnés aussi complètement que dans Rip Van Winkle, grâce à l'incomparable talent de Jefferson.

Le succès de jeudi soir a été formidable et il est malheureux qu'il ne puisse pas se reproduire pendant au moins une semaine.

Ce serait autant de salles comblées, autant de triomphes pour l'artiste. Il en a été de même des «Rivals» hier soir, et il en sera de même de «Rip» ce matin.

Pourquoi M. Jefferson ne nous reste-t-il pas une semaine de plus? C'est que les forces humaines ont des limites que l'on ne peut franchir impunément, et M. Jefferson est âgé de 74 ans.

ST CHARLES ORPHEUM.

Il y avait foule énorme hier, matin et soir. Elle a vigoureusement applaudi ses acteurs favoris, Licba et Trayer, ainsi que miss Elizabeth Murray et l'inimitable magicien Imro Fox.

N'oublions pas qu'il y a matinée tous les jours à l'Orpheum.

SOUSCRIPTIONS

Au Fonds de la Réunion des Vétérans Confédérés.

Table with 2 columns: Name and Amount (L'ABELLE 25.00, Une veuve de la Confédération 2.00, J. Humle Bivoire 2.50, Une amie de la Cause Perdue 1.00, Deux orphelins 1.50, Marie 50)

DEPECHE

Télégraphiques

Troubles dans les Philippines.

Manille, Philippines, 17 avril. — La bande qui a mis à sac Surigao, dans l'île de Mindanao, le 30 mars dernier, est pratiquement dispersée.

Des réguliers et des constables l'ont poursuivie jusque dans la région du lac Manir, lui tuant vingt hommes et en blessant un grand nombre.

Les armes prises à Surigao ont été en grande partie retrouvées. Les troubles qui ont récemment éclaté dans la province de Misamis se propagent. Les autorités civiles ont fait appel aux forces militaires. Les habitants quittent les villages et se réfugient dans les montagnes, où beaucoup d'entre eux se proclament rebelles.

Les troupes américaines ont rencontré hier une bande de quatre cents insurgés. Treize de ceux-ci ont été blessés.

Le gouvernement se prépare à augmenter les forces militaires dans la province de Misamis et à entreprendre une campagne. Les rebelles possèdent quelques armes, mais le mouvement n'est pas sérieux.

Nouveau don du président Roosevelt au Pape.

Rome, Italie, 17 avril. — Le Pape s'est montré content quand on l'a informé qu'à l'occasion du jubilé pontifical le président Roosevelt lui avait envoyé par l'intermédiaire du cardinal Gibbons des recueils contenant tous les messages et documents officiels des Présidents des Etats-Unis. Il a dit :

«Les messages sont l'essence même de la sagesse politique américaine. Je serai heureux de les avoir à côté des ouvrages littéraires du président Roosevelt envoyés l'année dernière par le gouverneur Taft.»

Le pontife a ajouté qu'il remerciait le Président par une lettre autographe.

Mort de Mme Fitzsimmons.

New York, 17 avril. — Mme Robert Fitzsimmons, la femme du champion pugiliste de gros poids, est morte à sa résidence de Brooklyn aujourd'hui.

Mme Fitzsimmons, qui était atteinte depuis plusieurs jours d'une fièvre typhoïde compliquée d'une pneumonie, a commencé à décliner hier soir.

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

Le 20 Samedi le 19 février 1908

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE

IX

PIERRE DE SOMMERSEUSE.

Suite.

Enfin elle s'approcha.

— Sonne, dit-elle à Berthe qui la considérait d'un regard at- tristé.

La femme de chambre obéit.

Un domestique parut un instant après et ouvrit la grille.

Mme de Sommerseuse s'avança la première, déclina son nom, demandant la permission d'entrer.

Le domestique s'effaça, laissa pénétrer les visiteurs, referma la grille avec soin, et courut à l'habitation.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un homme âgé parut sur le perron.

Il vint avec empressement au-devant de la marquise.

— Je suis très honoré, madame, de recevoir votre visite, dit-il, veuillez agir ici comme chez vous, puisque vous y êtes en réalité.

Désirez-vous entrer dans la maison? — Non, je veux surtout voir le jardin.

— Faites selon votre bon plaisir, madame.

Et, par discrétion, le valet se retira.

Le Blondin avait écouté tout cela fort attentivement; il paraissait mécontent de l'accueil.

— Serais-je indiscret, ma chère tante, si j'en venais à vous demander si cette propriété vous appartient? — Nullement, mon enfant; votre question est au contraire fort naturelle.

qu'elle doit revenir à son héritier.

— Sans doute. — Bon; vous étiez donc avant de l'épouser, mademoiselle? — D'Armors.

— Par conséquent, votre sœur, c'est à dire ma mère, était aussi une demoiselle d'Armors? — Naturellement.

— En se mariant, elle a dû, comme vous, changer de nom? — Oui.

— Comment se fait-il alors que moi, son fils légitime, selon vous, je sois Pierre de Sommerseuse? — A mesure que son soi disant ueveu lui posait des questions, la marquise, dont l'attention était en éveil, crut deviner où il voulait en venir.

Elle comprit la faute commise dans l'établissement de sa parenté avec le jeune homme.

— C'est fort simple, répliqua-t-elle, sans vouloir le tromper encore, ma sœur et moi nous avons épousé les deux frères.

— Ah! vraiment, c'est extraordinaire! — Le Blondin n'en demanda pas davantage, bien convaincu cette fois que Mme de Sommerseuse mentait.

— Elle se méfie toujours, pensa-t-il aussitôt.

Décidément, je ne tiens pas encore les millions de ma tante! La promenade dans le jardin continuait.

Mme de Sommerseuse, devenue pensive, s'arrêtait à chaque instant, surtout au détour des

allées.

Et le regard anxieusement fixé sur le Blondin, comme si elle attendait impatiemment des mots qui s'obstinaient à ne pas venir, elle semblait vouloir évaluer en lui, de par sa seule force morale, les souvenirs d'un passé lointain.

Enfin, elle parvint au centre du petit parc.

Là, s'élevait, à trois mètres au moins au-dessus des massifs épais de grenadiers, de citronniers et d'acacias, une sorte de belvédère, construit en bois rustique.

Hélène de Sommerseuse gravit les marches de terre durcie qui conduisaient au belvédère, entra et s'assit un moment sur le banc circulaire placé à l'intérieur.

Elle sentait en soi son cœur se serrer, comme aux instants de très cruelles déceptions.

Celui qu'elle prenait pour son fils, qu'elle traitait déjà presque comme tel, paraissait n'avoir jamais vu ces lieux si chers.

C'était là pourtant l'un de ses endroits favoris, lorsqu'il était enfant.

Il y avait joué si souvent entre sa mère et Berthe Duroc.

Avait-il assez grimpé, tourné sur le banc placé en pourtour, le cher petit Pierre d'autrefois.

Et rien, rien ne sollicitait sa mémoire rebelle! Rien, pas un cri de reconnaissance!... — Cet endroit ne vous dit rien,

Pierre? — Non, ma tante.

— Regardez bien, cherchez en vos souvenirs.

N'avez-vous jamais vu ce panorama splendide? — Non, jamais.

— Monsieur Pierre vient certainement ici pour la première fois, osa dire Berthe Duroc.

En même temps, elle fixait la marquise d'un regard dont l'intensité d'expression était si vive, que la pauvre femme tressaillit aussitôt, ressentit comme une souffrance inexplicable.

Cependant, elle ne voulut pas se laisser aller à l'impression de doute qui l'atteignait si brutalement.

— Il ne se rappelle pas, dit-elle.

— En regardant très attentivement, dit le Blondin avec aplomb je croirais pourtant me souvenir de ce paysage comme d'une chose déjà vue.

Mais cela me paraît si loin, si loin que je n'oserais rien affirmer.

Je devais être bien jeune.

— Oh! oui, s'écria naïvement Hélène de Sommerseuse, acroètement heureuse de se rapprocher à ces faibles souvenirs.

Vous aviez quatre ou cinq ans au plus, mon cher Pierre.

Je vous vois encore si blond, si rose, si joli; un vrai chérubin!... — Vous étiez infatigable et d'une

audace extraordinaire pour un enfant.

— Ah! dans ce temps-là, votre mère était bien heureuse!

— Monsieur ne se le rappelle pas du tout, affirma Berthe Duroc sèchement.

En même temps, elle se leva, sans pouvoir dissimuler un haussement d'épaules.

Ce qu'elle nommait, à juste titre, d'ailleurs, la crédulité de la marquise, la révoltait.

— Allons-nous en, murmura docement Mme de Sommerseuse, d'un accent où subsistait une sorte amertume.

Et, prenant les devants, elle redescendit, sans hâte, comme à regret, les larges degrés, puis revint sur le devant de l'habitation.

Le valetard qui l'avait regné semblait attendre sur le perron la fin de sa visite.

En l'apercevant, il se rapprocha, toujours épressé, et demanda, l'air affable :

— Avez-vous trouvé votre propriété soignée, embellie, madame? — Oh! c'est fort bien entretenu.

— Il n'y a rien de changé, n'est-ce pas? — Non, rien.

Merci de votre aimable discrétion, monsieur.

Et, la grille ouverte, Hélène de Sommerseuse sortit, la tête penchée, suivie du Blondin rendu perplexe par cette attitude.